

# Quand la bande dessinée raconte le monde

PAR VIRGINIE MEYER ET MARINE PLANCHE

Elle est plébiscitée comme média de connaissance. Les enfants (comme les adultes...) seraient-ils devenus plus paresseux : friands de l'immédiateté des images aux dépens du temps long du texte ? Son succès a aussi répondu à un besoin de renouvellement des éditeurs. Trouver de nouvelles formes, plus attractives, à l'heure du tout Wikipédia était un impératif !

Sans jugement moral ni prise de position dans le match écrit/image, voyons plutôt ce que la BD apporte au documentaire... et réciproquement !



Depuis «L'Histoire de France par l'image» de Georges Omry publiée dans *Les Belles images* à partir de 1905, au service du «roman national» écrit par l'école de la III<sup>e</sup> République, jusqu'aux fameuses «Belles histoires de l'Oncle Paul», qui ont fait les belles heures de *Spirou* dans les années 1950-1960, c'est presque dès l'origine que la bande dessinée se penche vers le réel, en particulier vers le passé pour retracer, en mots et en images, l'histoire du monde. On connaît donc depuis longtemps la BD historique, dont un éditeur comme Glénat poursuit la tradition. Plus récemment, à partir des années 1990 se développe une bande dessinée de reportage initiée par Joe Sacco et Emmanuel Guibert.

Depuis quelques années, cette veine de la bande dessinée documentaire s'élargit de plus en plus, pour couvrir tous les sujets, s'adresser à tous, des plus petits aux adultes.

L'observatoire du Dépôt légal<sup>1</sup>, publication annuelle analysant les données du Dépôt légal, faisait en 2020 apparaître ce net essor de la BD documentaire de 2,5 % à 8 % de la production en dix ans.

La part du documentaire dans la BD jeunesse passe même de 7 % en 2010 à 12 % sur la période.

«Le principal champ thématique représenté est de loin (et sans surprise) celui des biographies, qui représente 41 % des BD documentaires traitées en dix ans. Cette part est en augmentation continue, pour la BD adulte comme pour la BD jeunesse. Pas moins de 173 BD biographiques ont été cataloguées en 2019, sur des personnages aussi divers que Sergio Leone, Alexandra David-Néel ou Goscinny. L'histoire est également un thème très souvent abordé dans les BD documentaires, suivie, dans une moindre mesure, par la religion et la médecine<sup>2</sup>.»

Miroir de cette évolution, dans le cahier critique de *La Revue des livres pour enfants*, la bande dessinée investit de plus en plus les colonnes de la rubrique «Documentaires».

D'une certaine manière, ce développement nouveau accomplit le souhait que Benoit Peeters exprimait dès 1993<sup>3</sup> : «À côté de l'imaginaire et de l'onirisme, on peut souhaiter le développement d'une bande dessinée plus réaliste, capable de restituer à sa façon l'univers qui nous entoure. [...] Le dessin est en mesure de réinventer le réel sans le recopier, apportant une forme de stylisation aux détails les plus éphémères.»

## QUELQUES GRANDS « GENRES »

Cette typologie est largement empruntée à celle de Julien Baudry<sup>4</sup>.

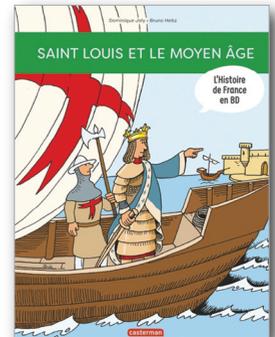
### La bande dessinée historique

C'est l'histoire qui s'est saisie la première de la bande dessinée, dans des grandes synthèses ou des biographies. Dans des séries d'initiation, c'est le sens de la synthèse, l'accessibilité et la lisibilité qui sont privilégiés, comme dans «L'histoire de France en BD» (Casterman) de Dominique Jolly et Bruno Heitz, ou «Le fil de l'histoire raconté par Ariane et Nino» (Dupuis) de Fabrice Erre et Sylvain Savoia.

Mais simplicité d'accès ne signifie pas simplisme : le lecteur adulte s'amusera à retrouver dans les planches de Bruno Heitz les clins d'œil à des documents d'archives (Clemenceau dans les tranchées, Lénine haranguant

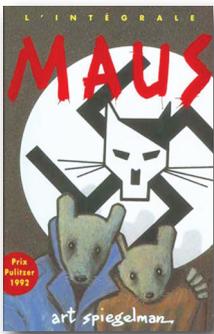
Virginier Meyer est responsable du comité de lecture «Documentaires» du Centre national de la littérature pour la jeunesse.

Marine Planche est membre des comités de lecture «Albums» et «Bandes dessinées» du Centre national de la littérature pour la jeunesse.



### Éditeurs, collections et séries cités

- Actes Sud junior BD (2015)
- Les Arènes BD (2015)
- La Boîte à bulles éditeur (2003)
- L'histoire de France en BD (Casterman, 2010), L'histoire de l'art en BD (2017), etc.
- Sociorama (Casterman, 2016)
- Octopus : la collection savante (Delcourt : 2017)
- Le Fil de l'histoire raconté par Ariane & Nino (Dupuis, 2018)
- Aire libre-Magnum (Dupuis, 2016)
- Explora (Glénat, 2012), Ils ont fait l'histoire (Glénat, 2014), 9 ½ (Glénat, 2019)
- La petite bédéthèque des savoirs (Le Lombard, 2016)
- Histoire dessinée de la France (La Revue dessinée / La Découverte, 2017)
- Docu BD (Petit à petit, 2016)
- Steinkis (2011)



la foule). Les exemples sont à hauteur d'enfant d'aujourd'hui (Ariane et Nino vident le lave-vaisselle, point de départ d'un dialogue sur le travail forcé), point de vue renforcé par le parti-pris de la collection de plonger le jeune lecteur au cœur des événements, pour renforcer la compréhension.

Cette recherche du meilleur point de vue est essentiel pour les auteurs. Yann Pommaux à propos de *La commune* (L'École des loisirs, 2017) : « Une fois encore, j'ai commencé par une fausse bonne idée. Je voulais me mettre dans les pas d'Henri Rochefort, le journaliste qui dirigeait le journal satirique *La Lanterne* [...]. Mais pour Christophe [Ylla Sommers], c'était un parti pris trop politique. Chacun à notre tour, nous freinons les tentations subjectives de l'autre. Par où commencer alors ? Finalement, c'est en restant sagement à côté de Napoléon III que j'ai trouvé le meilleur angle<sup>5</sup> ».

La biographie est sans doute le sous-genre le plus ancien et le plus représenté. Citons quelques collections d'une facture souvent classique : « Pionnières » (Soleil), « Explora » (Glénat), « Ils ont fait l'histoire » (Glénat-Fayard)... Plus originale sur le plan graphique, la collection « 9 ½ » de Glénat explore le cinéma (*Alfred Hitchcock*, *Patrick Dewaere*...).

Comme dans toute la production éditoriale, une place particulière est faite aux femmes ces dernières années, avec Charlotte Perriand, Zora Neale Hurston, Niki de Saint Phalle... ou pas moins de trois titres parus en deux ans (chez Steinkis, Soleil et Glénat) sur la journaliste d'investigation Nellie Bly !

Pour les plus âgés, la collection « Histoire dessinée de la France » (La Revue dessinée) apporte une vision plus distanciée de l'histoire, avec la volonté d'expliquer comment les différentes périodes historiques ont été « construites » a posteriori par les historiens de différentes époques.

### Le récit mémoriel en bande dessinée

Apparue avec *Maus* d'Art Spiegelman, cette catégorie est définie par Isabelle Delorme comme « une production écrite et iconique, fondée sur la mémoire personnelle d'un auteur ou de l'un de ses proches, et qui relate un événement historique majeur<sup>6</sup> ». La question de la transmission de la mémoire y est centrale. Leurs auteurs en font l'expression d'une mémoire individuelle, intime et chargée d'émotion, mais représentative d'une mémoire collective. Dans *L'œil du STO* (Futuropolis, 2020), l'auteur retrace le parcours du père de sa femme forcé de partir travailler en Allemagne en 1943. De nombreuses planches évoquent la pudeur de cet homme refusant que cette année de STO compte dans le calcul de sa retraite, et la question de la transmission à sa fille et sa petite-fille.

### La bande dessinée de reportage

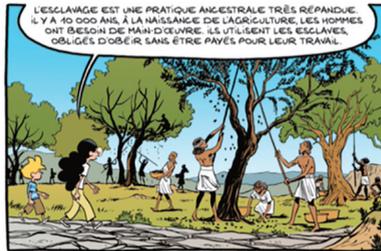
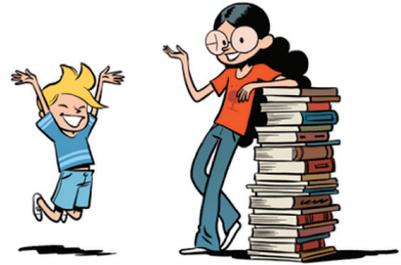
Elle s'appuie sur deux traditions, celle des albums fondateurs des années 1990-2000 du côté de la production adulte et celle de la presse de reportage apparue dans le sillage de la revue *XXI*.

Ses objectifs sont identiques à ceux que l'on assigne à tout reportage : présenter des faits vrais, documentés et vérifiables afin de permettre de se forger une opinion personnelle et argumentée sur un événement ou une situation réelle. On se trouve bien dans le champ du factuel et du crédible, avec parfois un appareil paratextuel (dossier documentaire, notes)



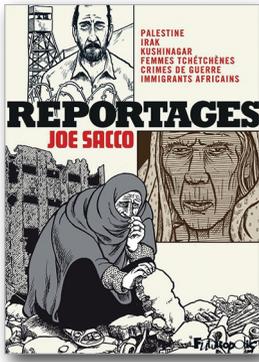
← ↓ →

Le fil de l'histoire raconté par Ariane et Ninon, Dupuis, scénario Fabrice Erre, ill. Sylvain Savoia.



Scénario Dominique Jolly, dessin Bruno Heitz : L'Histoire de France en BD 1914-1978, Casterman.





# VIRGINIE MEYER MARINE PLANCHE

qui légitime le propos. Mais dans le même temps, le récit graphique permet une forme de « subjectivité assumée », selon les mots de Florence Aubenas.

Une des caractéristiques majeures de ce type de bande dessinée est la représentation visuelle de l'auteur-narrateur-enquêteur, dans la posture de journaliste de terrain. Étienne Davodeau affirme ainsi à propos de Joe Sacco : « *il confie le destin de son livre à une subjectivité clairement énoncée, qui confère à sa démarche artistique une honnêteté indéniable* ».

Cet appel à l'expérience personnelle du narrateur (avec ses erreurs, préjugés, émotions) confère au reportage une densité humaine permettant au lecteur de s'identifier émotionnellement et sensoriellement au narrateur. C'est là que réside l'intérêt du dessin par rapport à la photographie : dans cette forte capacité d'évocation, sensible, puisque le dessinateur est maître absolu de son cadrage, de l'échelle, des plans, de l'angle de prise de vue. Le dessin est un filtre, autorisant à garder une distance par rapport à la brutalité des faits réels, de préserver l'intimité sans déshumaniser<sup>7</sup>.

Lisa Mandel et Yasmine Bouagga expliquent la naissance de la collection « Sociorama » chez Casterman, à partir d'un séminaire de l'ENS rassemblant auteurs de bande dessinée et sociologues, qui constataient que « *[leurs] étudiants ne se précipitaient pas sur [leurs] gros essais académiques*<sup>8</sup> ».

La bande dessinée et le travail en binôme avec un dessinateur permettent au sociologue de réincarner ses recherches et ses rencontres, de ressortir des anecdotes de terrain pour illustrer des idées qui lui semblent importantes. *Les nouvelles de la jungle de Calais* (Casterman, 2017) sont nées à partir d'un blog dessiné sur le site du *Monde*. On y retrouve le choix de se mettre en scène : « *cela permet de situer le regard. On n'a pas la prétention d'être complètement neutres parce que l'on est impliquées dans les situations. C'est propre au travail de sociologue : on doit avoir une réflexion sur sa position sur le terrain. C'est une façon de contextualiser la manière dont on collecte l'information* ». Leur réflexion porte également sur l'utilisation du dessin, notamment dans le cadre d'une lecture dans le cadre scolaire : « *C'est une façon d'aborder la question avec franchise et finalement pas très violente. Une planche de BD laisse plus de place à l'interprétation qu'une photo.* »

## La vulgarisation scientifique

On rencontre aussi des chercheurs embarqués dans les disciplines scientifiques « dures » et techniques. Jean-Baptiste de Panafieu assume le recours à la narration : « *j'ai toujours aimé raconter des histoires et c'est ce que je fais encore aujourd'hui dans mes documentaires. Ce ne sont pas des exposés factuels ni des livres de cours, mais de véritables récits.*<sup>9</sup> » C'est un auteur aguerri s'il en est, et ses derniers ouvrages prennent la forme de la bande dessinée (*Extinctions* ; dess. Alexandre Franc, Dargaud, Delachaux et Niestlé, 2021 ; voir l'article de Martine Tabeaud, p. 134).

La bande dessinée est un atout pour montrer les scientifiques au travail et la science en train de se faire. Dans *HMS Beagle, aux origines de Darwin* (Dargaud, 2018, voir l'article de Michel Defourny, p. 127), Fabien Grolleau et Jérémie Royer montrent les étapes de la construction de la théorie de Darwin, à partir de ses observations. En mettant en scène la curiosité de Darwin, son émerveillement devant la nature et la naissance de son regard de scientifique, par le texte et par l'image, ils espèrent faire naître le même type de regard chez le lecteur<sup>10</sup>. En s'appuyant sur la narration, il s'agit bien de développer l'esprit

critique du jeune lecteur, en transmettant une posture de questionnement, fondement de la démarche scientifique. Jean-Baptiste de Panafieu rappelle que l'enjeu est de donner à penser au-delà du savoir scientifique et de montrer comment on en est arrivé aux connaissances actuelles.

## PROCÉDÉS GRAPHIQUES ET NARRATIFS

Pour construire une bande dessinée, l'auteur – ou les auteurs (scénariste, dessinateur, parfois les deux à la fois) – dispose d'un arsenal riche et diversifié, qui lui permet de combiner texte et image, case et planche, en une multitude de possibilités, usant des qualités et particularités respectives de ces deux modes d'expression, combinés, pour atteindre la plus grande efficacité narrative, pédagogique ou émotionnelle. On pourrait multiplier les exemples, en voici trois : la couleur, le dessin et la photographie.

### De la couleur comme outil narratif

La couleur peut jouer un rôle déterminant, non seulement sur le plan graphique ou esthétique, mais également comme vecteur de sens pour l'histoire ou le propos qui est présenté.

Même dans le manga, le plus souvent en noir et blanc, l'usage d'un fond noir sur les planches signale habituellement l'incursion d'un flash-back dans l'histoire, code que les lecteurs identifient parfaitement.

Dans la BD franco-belge aussi, les jeux de couleurs peuvent permettre de différencier des périodes temporelles distinctes, et de signaler les flash-backs : ainsi dans la biographie *Simone Veil, la force d'une femme* d'Annick Cojean (Steinkis, 2020), l'alternance entre le temps présent de la narratrice, après la mort de Simone Veil, et les retours sur sa vie sont signalés par deux tonalités différentes, l'une bleue, l'autre jaune. Ce code couleur permet d'éviter un récit linéaire, de donner du rythme, sans perdre le lecteur. Dans le même ordre d'idée, dans *L'anniversaire de Kim Jong Il* (Aurélien Ducoudray, dessin Mélanie Allag, Delcourt, 2016), récit fictionnel, mais très documenté, qui se déroule en Corée du Nord, la période où la famille est internée dans un camp de travail est en noir et blanc : en rupture brutale avec la période précédente, en couleurs.

Dans son best-seller autobiographique *L'Arabe du futur*, Riad Sattouf pousse le principe encore plus loin, en identifiant chacun des lieux traversés : bleu pour la France, rose pour la Syrie et le Liban, jaune pour la Libye, vert clair pour Jersey, et rouge pour l'imaginaire, la colère ou la violence.

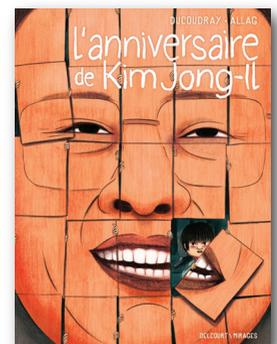
Ces deux derniers albums sont des récits à la première personne (fictif pour l'un, autobiographique pour l'autre), rapportés par un enfant ou un adolescent. Tous deux font le choix d'un dessin non réaliste, naïf, qui opère une mise à distance avec les événements tragiques racontés, un filtre, sans pour autant déformer ou travestir la vérité.

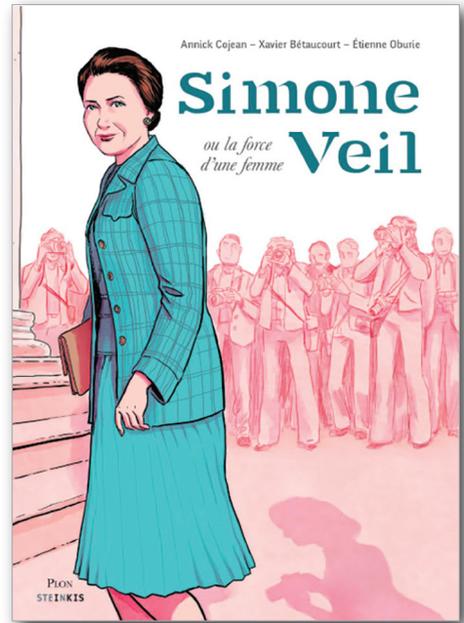
### Du choix d'un trait non réaliste...

Comment parler d'un personnage aussi emblématique que Vincent Van Gogh ? Plutôt que de chercher à s'approcher du modèle, Barbara Stock a fait le choix inverse, en prenant le contrepied de l'exubérance du grand peintre (*Vincent*, Emmanuel Proust, 2015). Choix surprenant au départ, mais qui finalement

**« La photographie est pour moi l'impulsion spontanée d'une attention visuelle perpétuelle, qui saisit l'instant et son éternité. Le dessin lui, par sa graphologie, élabore ce que notre conscience a saisi de cet instant. La photo est une action immédiate. Le dessin, une méditation. »**

Henri Cartier-Bresson,  
cité dans *Allemagne 1945*  
(Dupuis, 2016).





↔  
Annick Cojean, Xavier Bétaucourt,  
Étienne Oburie : *Simone Veil : ou la  
force d'une femme*, Steinkis, 2020.

↙  
Carlos Spottorno, Guillermo Abril :  
*La Fissure*, Gallimard - Bande  
dessinée, 2017



évite les comparaisons risquées et donne toute sa place au récit, inspiré des lettres à son frère, et à l'intériorité du personnage.

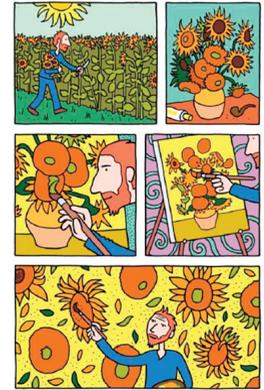
*Idiss* est un récit de Robert Badinter, hommage à sa grand-mère, adapté par Richard Malka et Fred Bernard (éditions Rue de Sèvres). Le défi était ici double : restituer le parcours de cette femme exceptionnelle, de sa naissance en Bessarabie au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la France de l'occupation nazie ; et rendre, selon le souhait de Badinter, ce récit accessible aux jeunes lecteurs, sans pour autant en dénaturer le propos parfois grave. Défi relevé, en particulier par la grâce du dessin et de l'aquarelle. Si Fred Bernard a travaillé à partir de photos et documents prêtés par l'auteur, celui-ci lui a explicitement demandé de ne pas chercher la ressemblance physique « *car cette histoire est universelle* ». On peut souligner aussi le choix de la palette de couleurs, qui loin d'adopter des tonalités sépia ou jaunies pour évoquer ces temps passés fait résonner, à l'aquarelle, des teintes vives, lumineuses, et où – dans les mots de Robert Badinter à nouveau – « les couleurs du passé revêtent l'éclat des beaux jours ».

### ... au bon usage de la photo

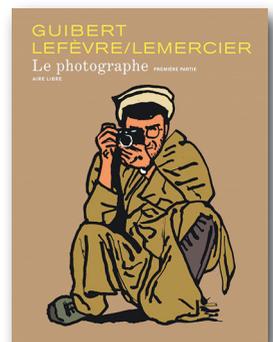
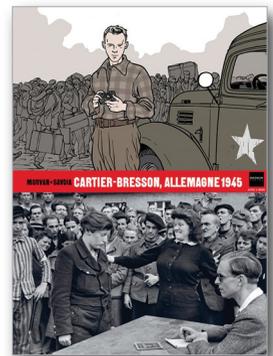
*Allemagne 1945*, album de la collection « Aire libre/Magnum Photos » relate l'expérience de la Seconde Guerre mondiale par Henri Cartier-Bresson, et fait le choix d'articuler le récit autour de certaines de ses photographies emblématiques, notamment l'image dans laquelle on voit une rescapée des camps nazis, à Dessau, qui reconnaît sa délatrice et la gifle devant la foule. La photographie, redessinée, s'intègre dans le découpage de la bande dessinée et devient un des moments du récit, les photographies originales de Cartier-Bresson étant reprises dans un portfolio à la fin de l'album.

D'autres albums ont utilisé la photographie sur un autre registre, parfois en intégrant directement des photos aux planches de BD, comme le génial et précurseur *Photographe* d'Emmanuel Guibert, procédé repris dans *Mohamed Ali, Kinshasa 1974* (Dupuis, Aire libre) où les clichés de ce combat historique sont complétés par les dessins de Rafael Ortiz, dans un noir et blanc qui s'accorde aux photos originales d'Abbas.

Dans *La Fissure* des journalistes espagnols Carlos Spottorno et Guillermo Abril, qui retrace leur périple, engagé, aux frontières de l'Europe à la rencontre des populations réfugiées, les photographies en noir et blanc prises sur le terrain sont également intégrées aux planches de BD mais cette fois colorisées, comme intégrées au dessin lui-même, pour un effet graphique inédit et saisissant, qui donne à ces images minutieusement choisies une portée nouvelle, au-delà du photojournalisme, vers le roman graphique<sup>11</sup>.



↑  
Barbara Stok : *Vincent*, EP éditions, 2015.





## CE QUE LA BD APPORTE AU DOCUMENTAIRE

« On apprend mieux si on s’amuse<sup>12</sup> » (Marion Montaigne)

L’usage de l’humour, de l’impertinence et la désacralisation sont présents depuis longtemps dans les livres documentaires, qui cherchent à « échapper à l’image repoussoir de la leçon<sup>13</sup> ». Les jeunes y sont particulièrement sensibles : parmi les 7-15 ans qui lisent des albums de BD (interrogés dans l’enquête du CNL), 72 % s’intéressent au genre humoristique. Marion Montaigne est l’une de ceux qui le manient le mieux, par exemple dans les séries *La vie des très bêtes*, ou *Tu mourras moins bête*. Cet usage de l’humour est particulièrement utile pour les plus jeunes.

*Moi je sais vraiment comment on fait les bébés* (Gulf stream, 2019) restitue un dialogue entre deux grands enfants pour aborder les mystères de la sexualité. La bande dessinée séduit par la justesse du ton et la capacité à toujours garder la bonne distance, entre réalisme scientifique, humour et tendresse.

Pour Perceval Barrier, le dessinateur de *Les vrais sages sont des rebelles*, l’humour est un marchepied pour amener l’enfant vers un projet plus complexe. Marion Montaigne emploie une image similaire : « Je vois l’apprentissage comme une échelle ; mes dessins humoristiques sont l’un des premiers échelons ».

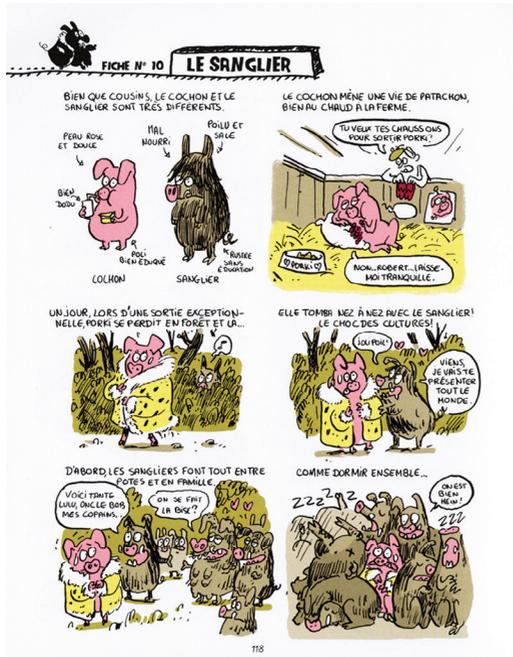
« Mettre en scène les savoirs, les présenter comme des contes »  
(Jean-Baptiste de Panafieu)

Le recours à la narration est également très ancien dans les livres documentaires, les travaux de Michel Defourny en témoignent. Parmi les 7-15 ans interrogés dans l’enquête du CNL, 57 % lisent des bandes dessinées pour se faire plaisir, 50 % pour se détendre. Le plaisir, l’émotion, l’identification à un personnage sont donc de puissants leviers.

Les séries comme *Max et Lili* (tristant le palmarès du Baromètre des prêts en bibliothèques depuis des années) ou *Les inséparables* (Milan) s’appuient sur cet effet de proximité pour aborder des sujets de la vie quotidienne (divorce, racisme, stéréotypes de genre...).

Pour les plus grands, la mise en récit est également utilisée pour faciliter une prise de conscience, pour donner de la force et du corps au récit et rendre les contenus plus vivants, selon l’idée du « mentir-vrai » chère à Aragon. *Traducteurs afghans* (La Boîte à bulles, 2020) est issu de l’enquête de deux journalistes indépendants qui ont d’abord publié un essai, *Tarjuman, enquête sur une trahison française* (Bayard, 2019). Dans la bande dessinée, ils accentuent leur plaidoyer en choisissant de donner corps à trois interprètes afghans en particulier pour mettre en scène leur parcours et leur combat, dans un dessin en noir et blanc plein d’émotion. « Par sa nature composite, intriquant le texte et l’image, la bande dessinée semble en mesure d’impressionner, dans tous les sens du terme, l’esprit humain<sup>14</sup> ».

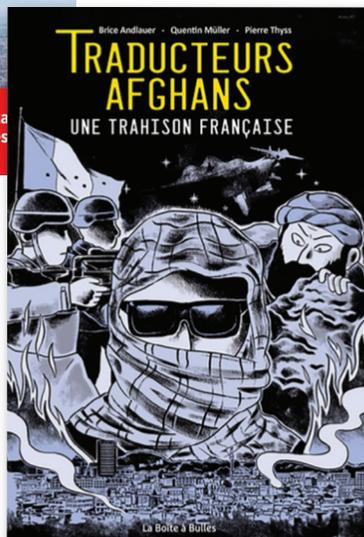
Faire le choix de la narration en bande dessinée ne signifie pas renoncer à l’exactitude. Dossiers documentaires et parties liminaires reviennent parfois avec précision sur la distinction entre fiction et réalité.



↑  
Marion Montaigne : La Vie des très très bêtes. L'intégrale, BD Kids, 2018.

↙ ↘ ↵  
Brice Andlauer, Quentin Müller : *Tarjuman. Enquête sur une trahison française*, Bayard, 2019.

Brice Andlauer, Quentin Müller, dessin Pierre Thys : *Traducteurs afghans. Une trahison française*, La boîte à bulles, 2020.





↑ →  
Jean-Yves Duho : Dans le secret des labos, Dupuis, 2019.



Dans la postface de *Shingal* (La Boîte à bulles, 2020), Tore Rørbaek évoque l'enquête de terrain, le recueil de témoignages, la documentation. « *Shingal* relève de la catégorie des "fictions basées sur des faits réels" et repose sur des recherches journalistiques [...]. Nous avons bâti notre fiction de façon à aboutir à une dramatisation cohérente des principaux faits et de leurs circonstances [...]. Les éléments fictifs que nous avons ajoutés, que ce soit des personnages ou des événements, sont utilisés de manière à ce qu'ils ne compromettent pas ce qu'il est convenu de considérer comme des faits historiques établis. Néanmoins, il nous a fallu faire des choix là où même les témoignages fiables divergeaient ou des explications contradictoires persistaient [...]. En tant qu'écrivain, je demeure seul responsable des analyses et décisions qui m'ont amené à déterminer quelles sources étaient les plus crédibles ».

« Une grande partie du travail consiste à écarter un grand nombre d'informations » (Jean-Yves Duho)

Jessica Kohn, professeure d'histoire-géographie et spécialiste de la bande dessinée et du dessin de presse, souligne les atouts pédagogiques d'une bande dessinée : « Les textes d'une planche, plus courts que dans un livre d'histoire ou un essai, vont droit au but. [...] L'image [...] facilite l'apprentissage et la compréhension. Avec les illustrations [...], le lecteur se projette avec moins de difficulté dans une période. Il ne s'agit pas de se contenter de gober image sur image, dans le but d'avoir une représentation simplifiée de la période. Les images ouvrent aussi l'imaginaire. Si, d'un côté, on peut en effet appréhender plus facilement des événements historiques, de l'autre, elles favorisent et stimulent la formulation d'une pensée, d'une notion, d'un débat, d'un concept historique, grâce aux supports du récit proprement dit et à l'écriture visuelle<sup>15</sup> ».

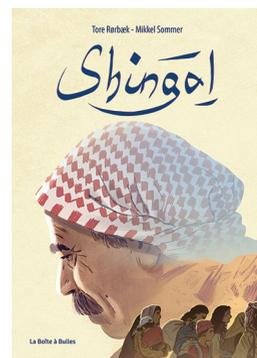
Pour la collection « Le fil de l'histoire raconté par Ariane et Nino », Fabrice Erre travaille un mois sur la documentation et produit un scénario dessiné, intégrant notamment des éléments d'iconographie. Sylvain Savoia travaille ensuite

six semaines sur le titre. Pour le titre consacré à la peste, la violence est filtrée par le dessin (la maladie étant représentée par une sorte de fumée verte).

Selon Fabien Grolleau la force de la bande dessinée réside aussi dans les ambiances créées, les impressions, les non-dits, qui se nourrissent d'un travail de documentation à partir de documents d'époque. Dans son scénario, il est obligé de « déformer la réalité », de trier, de remettre en ordre, par exemple de condenser plusieurs voyages de Darwin en Patagonie en une seule scène.

Avec *Dans le secret des labos* (Dupuis, 2019), Jean-Yves Duhoo se met en scène lors de ses visites et rencontres sous forme de courts épisodes initialement parus dans *Spirou*. À partir de notes et d'esquisses, il fait un travail de scénarisation (écarter des informations pour garder l'attention du lecteur) et se sert des codes graphiques de la bande dessinée pour mettre en scène des concepts : par exemple Astérix et Obélix pour l'aigu et le grave. Il prend des photos des lieux visités en guise d'aide-mémoire, mais utilise surtout ses impressions qui seront rendues dans les dessins.

Signe des temps : la bande dessinée documentaire se fraye une place de plus en plus importante parmi les prix littéraires. *Au bois*, de Charline Collette (Les Fourmis rouges, 2020), à mi-chemin entre album, bande dessinée et documentaire, s'est ainsi vu décerner le prix « Révélation livre jeunesse » de l'ADAGP. Et en 2021-2022, on note la présence inédite de deux bandes dessinées parmi la sélection « Adolescents » du prix « La science se livre » (département des Hauts-de-Seine), attentif notamment aux « qualités de médiation vers le grand public » : *À la recherche de l'Amazone oubliée* (Delcourt) et *Sous terre* (Dargaud). ●



1. Consultable sur <https://www.bnf.fr/fr/observatoire-du-depot-legal>
2. Observatoire du Dépôt légal 2019, p. 7-8.
3. Benoit Peeters : *La bande dessinée, un exposé pour comprendre, un essai pour réfléchir*, Flammarion, 1993 (Dominos), pp. 88-92.
4. Julien Baudry : « La bande dessinée documentaire, un nouveau public pour la bande dessinée », dans Maël Rannou (dir.), *Bande dessinée en bibliothèque*, éditions du Cercle de la librairie, 2018 (Bibliothèques).
5. « Même pas peur ! », entretien avec Pascale Bouchié et Yvan Pommaux, *La Revue des livres pour enfants*, n° 292, pp. 126-131.
6. Isabelle Delorme, *Quand la bande dessinée fait mémoire du XX<sup>e</sup> siècle : les récits mémoriels historiques en bande dessinée*, Dijon, les Presses du réel, 2019 (Œuvres en sociétés).
7. Erwan Desplanques, « L'info par la bande », *Télérama*, 23/07/10 [en ligne]. Disponible sur : <https://www.telerama.fr/monde/l-info-par-la-bande,58491.php> ; Séverine Bourdieu, « Le reportage en bande dessinée dans la presse actuelle : un autre regard sur le monde », *CONTEXTES : revue de sociologie de littérature*, 2012, n° 11 [en ligne]. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/contextes/5362?lang=en>
8. « À l'épreuve du réel », entretien croisé avec Lisa Mandel et Yasmine Bouagga, *La Revue des livres pour enfants*, n° 289, pp. 160-166.
9. « YouTube, romans, presse : la science parle aux ados, dossier « Sciences et lecture : la grande équation », *Lecture jeune*, mars 2018, n° 165, pp. 20-25.

Retrouvez les références complètes des titres cités sur notre site, dans une bibliographie élargie intitulée : « Documentaire et bande dessinée » : [cnlj.bnf.fr](http://cnlj.bnf.fr)

10. Jean-Yves Duhoo et Fabien Grolleau ont été interviewés dans le cadre du festival Des bulles dans votre salon organisé par la ville d'Antony en 2020, sur le thème « BD et sciences » [en ligne]. Disponible sur : <https://www.ville-antony.fr/evenements/des-bulles-dans-votre-salon>

11. Voir Making of dans la RLPE n° 296, p. 86.

12. Marion Montaigne, « Dessiner les sciences », dossier « Sciences et lecture : la grande équation », *Lecture jeune*, mars 2018, n° 165, p. 14-19.

13. Christine Mongenot, « Synthèse Lecture et sciences, le colloque de l'Observatoire 2017 », *Les nouvelles de l'Obs : éléments clés 2017* [en ligne]. Disponible sur : <http://www.lecturejeunesse.org/wp-content/uploads/NOUVELLES-DE-LOBS-2017.compressed.pdf>

14. Isabelle Delorme, « Shoah », *Dictionnaire esthétique et thématique de la bande dessinée* [en ligne]. Disponible sur : <http://neuiemart.citebd.org/spip.php?article520>

15. Jessica Kohn, « Au collège, la BD est un support d'explication de concepts un peu complexes », *Le Monde*, 27 décembre 2019.

↓

Charline Collette : *Au bois*, Les Fourmis rouges, 2021.

*Je vais au bois depuis que je suis petit.*



*C'est le bois qui me maintient en bonne santé.*



*Je pratique ce qu'on appelle l'affouage. C'est un droit médiéval qui autorise les villageois à couper eux-mêmes le bois dont ils ont besoin.*

